

L'ANABAPTISME HISTORIQUE, RACINE DES EVANGÉLIQUES ?

Claude Baecher

(article paru dans **InfoFEF**, décembre 2007, Fédération Evangélique de France, pp. 8-22 (www.lafef.com)).

On s'est beaucoup référé à Calvin et aux Huguenots, puis au Réveil pour dire les racines des Evangéliques. Beaucoup moins connues et pourtant tellement plus proches de la majorité des Evangéliques de France sur de nombreux sujets, sont les anabaptistes-mennonites nés dans la petite génération entre les réformateurs Luther et Calvin.

Les options religieuses au XVIe siècle

Il faudra attendre la révolution française 1789, donc près de deux siècles après les Réformateurs, pour que les français aient plus de liberté en matière religieuse. Avant cela, les gens n'avaient, et encore pas partout, le choix qu'entre l'appartenance à la foi catholique romaine, luthérienne ou réformée, juive ou anabaptiste. Parfois aussi, mais souvent au creux de leur coeur, libre-penseurs, agnostiques ou spiritualistes, « nicodémites » (car ils aimaient Jésus de nuit comme Nicodème) comme le disait Calvin depuis Genève. C'est vrai que la Réforme était multiforme. L'anabaptisme est également « Eglise issue de la Réforme ». Depuis, l'ère du dénominationnalisme en France vers la fin du 19e siècle, a beaucoup diversifié les appartenances avec l'émergence de mouvements nés en Allemagne ou dans le monde anglo-saxon et plus récemment encore asiatique ou africain. Les hommes ont heureusement invité des passerelles reposant au fond sur le sentiment d'être un et de servir un même projet.

Au cœur des choses

Lorsque sonne le début de la Réformation, l'anabaptisme naît entre Luther et, mais on ne le connaissait pas encore, le jeune Calvin. Ce mouvement de la « Réforme radicale » représente une variété particulière de la Réformation, partageant pleinement avec lui les accents du *sola scriptura* (*l'Écriture seule juge la tradition*) et du *sola fide* (*le salut par la foi seule en Jésus-Christ sans autre instance médiatrice*). Sur ce dernier point, les anabaptistes iront même plus loin dans l'effort réformateur, appliquant le *sola fide* également lorsqu'il s'agira de la relation avec le pouvoir du glaive, c'est à dire s'en remettant à Dieu pour leur propre défense. Dans leur conception, la visée est d'avantage la justice que la justification, la transformation de la vie que le pardon. Le pardon et la justification sont d'abord vus comme des moyens que comme des fins. Le projet divin n'est autre chose qu'une restauration d'un peuple fraternel qui reflète Sa

personne sur la terre. Ainsi la communion, le shalom biblique, la vie fraternelle, la réconciliation sont au cœur de ce que Dieu veut et son moyen de conquête c'est l'amour et la vérité. C'est ainsi que ces « frères et sœurs » lisent la Bible. La grâce, c'est ce qui transforme ce que le péché avait tordu. Par l'œuvre de l'Esprit c'est elle qui permet de vivre une vie fraternelle et une attitude digne du Christ dans ce monde. Cela ne peut se faire en dehors de communautés disciplinées et engagées à vivre le projet du Christ dans le tout de la vie. Mais la vie de disciple n'est pourtant pas moins qu'une réponse à la grâce et non pas un préalable.

Des racines au 16^{ème} siècle

Cela fera 500 ans en 2025, que débuta le mouvement des Eglises de professants (appelé « anabaptiste »), dans le grand foisonnement de la Réformation du XVI^e siècle. Nous sommes en janvier 1525. Retour à la Bible comme autorité pour l'Eglise, tel était le mot d'ordre pour ne plus marcher dans l'abus du pouvoir religieux et pour mieux refléter ce qui paraît si claire dans les documents de références apostoliques. Ne plus marcher dans l'abus (« le monde »), c'était pour les anabaptistes revivre les principes de l'Eglise de l'Ecriture, sans la papauté, sans la contrainte religieuse des Etats, sans les conciles présidés par un pape qui est représentant d'un pouvoir temporaire et qui utilise ces méthodes de contraintes. On reviendra donc aux sources scripturaires, à des communautés vraiment apostoliques, par la seule force de la Parole et du témoignage (2 Co 10, 4ss). C'est en 1525 en effet, à Zurich en Suisse, initialement autour du réformateur Ulrich Zwingli, mais sans lui et dans un groupe qui avait l'habitude de se réunir pour étudier la Bible pour en conformer la vie, que fut pratiqué le premier baptême connu au XVI^e siècle sur profession de la foi.

Une chronique anabaptiste relate ces événements de 1525, voici un extrait : *« il arriva que Ulrich Zwingli et Conrad Grebel (qui était de la noblesse), et Félix Mantz, tous trois très expérimentés et très versés en allemand, en latin, en grec et aussi en hébreu, commencèrent de se réunir entre eux pour discuter des choses de la foi et reconnurent que le baptême des enfants est inutile et qu'il ne mérite même pas d'être appelé baptême... 'Celui qui croit et qui sera baptisé sera sauvé' (Mc 16,16). Mais Ulrich Zwingli qui redoutait la croix de Christ, l'ignominie et la persécution, ne voulut pas de cela et prétendit que cela susciterait des troubles. Mais les deux autres, Conrad et Félix, dirent que cela n'autorisait pas à mettre de côté l'ordre clair de Dieu et son ordonnance. Entre temps il arriva que se présenta un homme de Coire (Canton des Grisons), un curé nommé Georges de la maison de Jacob, que l'on appelait aussi Blaurock, ou 'habit bleu'.... Et il arriva que, tandis qu'ils étaient ensemble, une angoisse commença de s'emparer d'eux et qu'ils furent réellement contraints en leur cœur. Alors ils tombèrent à genoux l'un après l'autre et se courbèrent devant le Dieu très haut dans le ciel, et ils crièrent vers lui qui connaît les cœurs, et ils le prièrent de vouloir bien leur accorder d'accomplir sa divine*

volonté et de leur montrer sa miséricorde... Après qu'ils eurent prié, Georges de la maison de Jacob se leva et pria Conrad Grebel qu'il voulût bien, sur sa profession de foi, lui administrer, pour l'amour de Dieu, le vrai baptême chrétien. Et comme après avoir exprimé ce désir, il s'agenouillait, Conrad le baptisa parce qu'il n'y avait pas alors de serviteur ordonné pour administrer cette ordonnance. Lorsque ceci fut fait, les autres supplièrent pareillement Georges de les baptiser, ce qu'il fit d'ailleurs à leur demande. Et ils se donnèrent ainsi tous ensemble au Seigneur, dans une grande crainte de Dieu. Ils se confirmèrent réciproquement pour le service de l'Évangile et ils commencèrent à enseigner et à observer la foi. Ainsi commença la séparation d'avec le monde et ses œuvres mauvaises » (trad. Jean Séguy, p. 308-9).

Calvin était alors encore un enfant, lorsque cet ancien prêtre (George Blaurock) demanda à un laïc humaniste et théologien (Conrad Grebel) de bien vouloir le baptiser sur profession de sa foi dans le Christ. Qu'on laisse raisonner à nos oreilles ce qu'écrivirent avant cet événement, en 1524, sept personnes (dont Conrad Grebel) réunies et rédigeant une lettre concernant entre autres le baptême et le pacifisme évangélique : *« Mais après que nous ayons nous mêmes aussi pris dans nos mains l'Écriture, et que nous l'ayons interrogée sur tous les points possibles, nous avons été mieux instruits et nous avons découvert les énormes et honteuses erreurs des bergers et de nous mêmes aussi, à savoir que nous n'avons pas chaque jour crié à Dieu constamment pour qu'il nous arrache à cette destruction de toute piété et à toutes ces abominations humaines, pour accéder (enfin) à la vraie foi et au véritable service de Dieu. Et tout cela vient d'une fausse patience (tolérance), de ce qu'on cache la Parole de Dieu et qu'on la mêle avec des éléments humains. »* (trad. Séguy, voir référence plus bas, p. 299).

« Marcher dans la résurrection »

La conversion du monde à Jésus-Christ était indispensable pour vivre « la vraie foi » et « le véritable service de Dieu ». En 1527, un synode « anabaptiste » réuni à Schleithem dans une situation de crise aigue dû tant aux menaces des catholiques que des zwingliens travaille la question du baptême et trouve un accord sur le texte qui suit : *« Le baptême doit être donné à tous ceux qui sont enseignés concernant la repentance et le changement de vie, et qui croient en vérité que leurs péchés ont été ôtés par le Christ ; à tous ceux qui veulent marcher dans la résurrection de Jésus-Christ et désirent être ensevelis avec Lui dans la mort pour qu'ils puissent ressusciter avec Lui, et à tous ceux qui le désirent et nous le réclament eux-mêmes dans ce sens »* (notre trad. In Michaël Sattler. *La naissance d'Églises de professants au XVIe siècle*, Editions Excelsis, Cléon d'Andran, 2002, p. 57-58).

Le Messie « accomplit », c'est à dire rend parfait, la loi et les prophètes

L'interrogation de la Bible vient foncièrement d'une recherche profonde de justice ce qui au début du XVI^e siècle était une quête massive parmi la population européenne. Toutefois le massacre des paysans insurgés en 1525 allait mettre un coup d'arrêt à cette quête jusqu'alors paisible. Parmi eux effectivement, certains se réclamaient de la Bible lorsqu'ils s'adressaient aux princes pour des revendications on ne peut plus légitimes. A l'époque, les barrières confessionnelles rigides n'étaient pas encore en place, c'était une époque pleine de vie et de possibilités. Le travail biblique des anabaptistes concernait tant l'Ancien que le Nouveau Testament. Ils cherchaient à découvrir quelle était la nouveauté de la nouvelle alliance introduire par le Christ. C'est ainsi qu'ils virent l'erreur de se fonder sur la loi mosaïque pour imaginer gouverner un état chrétien, qu'ils constatèrent la faiblesse de vouloir comparer le baptême au rite de la circoncision. Le Messie-Roi et Sauveur, Jésus de Nazareth était la lumière dans ce qu'il était, dans ce qu'il disait, dans ce qu'il vivait. C'était le rôle de Son Esprit de faire de l'Eglise son corps. Ces anabaptistes eurent très tôt aussi à faire face à une autre menace, celle de mouvement illuministes qui tâchaient de détacher l'Esprit du Christ, tant sur la question des prophéties que sur celle de la perception de la volonté divine. La lecture de la Bible des communautés anabaptistes on est attentif à la progression entre les deux alliances, pour se conformer à la dernière, pour renoncer totalement à tuer qui conque pour aimer.

Ne pas revenir à ce qu'on a vomi

Avec les premiers baptêmes de professants répertoriés est née cette forme particulière du protestantisme historique duquel tant d'Évangéliques aujourd'hui peuvent se réclamer. Dans l'opinion de ces « radicaux » (qui vont à la racine !) de l'Évangile, les réformateurs magistériels (Luther, Zwingli et Calvin et leurs successeurs) s'étaient arrêtés à mi-chemin de l'effort de réformation de l'Église refusant au fond d'abandonner le principe de la « synthèse constantinienne ». Pire, en concédant parfois au bras séculier le pouvoir de réprimer en matière religieuse, ils montraient qu'ils n'avaient pas rompu avec ce qu'ils rejetaient. La synthèse constantinienne consistait à vivre une symbiose ou une grande proximité entre l'Églises et un Etat/le magistrat particulier. Pour le mouvement des « frères et sœurs » cette « chute » était repérable dans l'histoire de la chrétienté dès le IV^e siècle, mais s'écartait du projet de Dieu en Christ qui voulait régner et conquérir les cœurs par la seule Parole de Dieu, sans le glaive. Il fallait arrêter d'imaginer que chaque européen était chrétien ou chrétienne en vertu de son baptême d'enfant. L'Europe était ainsi terre de mission, où les véritables chrétiens se reconnaissaient par leur attachement au Christ en parole et en vérité, donc par leur vie fraternelle.

Mais ce n'est pas ainsi que l'histoire a raconté l'histoire des anabaptistes. Les historiens officiels tant catholiques que protestants les ont largement présenté comme des assagis de l'insurrection. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e

siècle que des chercheurs redécouvrent et rappellent au monde et également aux mennonites (les descendants des anabaptistes) qui commençaient eux-mêmes à en douter, qu'ils ne font pas partie d'un mouvement d'assagis après une phase de révolte initialement violente, mais bel et bien d'un mouvement dès ses débuts « évangélique » et non-violent. Effectivement, on retrouve dès la fin 1524 ce principe annoncé de multiple façon. S'adressant à Thomas Müntzer qui s'était mis à la tête d'une insurrection paysanne, Conrad Grebel lui écrivit depuis Zurich et dénonçant les rumeurs de soulèvements qu'il aurait cautionnés : *« tu aurais prêché contre les princes et qu'on devrait lever la main contre eux. Si cela est vrai, ou si tu veux défendre la guerre, les tables (de la Loi),... qui ne se trouvent pas clairement dans l'Écriture, ... alors je t'exhorte par notre commun salut à tous : laisse tout cela et toutes tes idées propres maintenant et pour toujours, et alors tu seras entièrement pur.... Le Christ doit encore souffrir en ses membres. Mais il les fortifiera et les gardera fidèles jusqu'à la fin. Dieu te donne et nous donne sa grâce. Car nos pasteurs eux aussi sont tellement irrités et furieux contre nous, qu'ils nous moquent en pleine chaire comme des rustres et nous traitent de 'démons convertis en anges de lumière'. Nous aussi devons voir le moment où la persécution nous tombera dessus par leurs soins. Aussi prie Dieu pour nous. »* (cf. Séguy, p. 305-306). C'est ce cercle d'études bibliques qui affirma *« Il ne faut pas non plus protéger l'Évangile et ses partisans par l'épée, et eux-mêmes ne doivent pas non plus se défendre ainsi.... Les vrais et fidèles chrétiens... ont renoncé totalement à tuer, ce sans quoi nous appartiendrions encore à l'ancienne Loi... »* (Trad. Séguy p. 303)

L'élaboration de la non-violence évangélique dans une confession de foi anabaptiste n'apparaîtra qu'en 1527 (à Schleithem). Il y eut des hésitations par rapport à ce seul recours à la Parole et donc au refus d'un usage légitime du glaive, il est vrai chez tel ou tel anabaptiste dans les années 1525. Par ailleurs, un réorganisateur de l'anabaptisme dans les Pays-Bas du nom de Menno Simons affirme que *« Les régénérés ont **un roi spirituel** qui les gouverne par le sceptre intact de Sa bouche, qui est Son Saint-Esprit et Sa Parole... Son nom est **Jésus-Christ**. Ils sont les enfants de paix qui ont forgé des socs à partir de leurs épées et des serpes à partir de leurs lances. Ils ne **s'engagent plus dans la guerre... Notre forteresse est le Christ**, notre défense est la patience, notre épée est la Parole de Dieu et notre victoire est une foi courageuse, solide et non feinte en Jésus-Christ »*.

Ce qui se cache derrière le nom « anabaptiste »

On les affubla du nom de « anabaptistes ». Si de nos jours « anabaptiste » désigne une théologie particulière à côté par exemple de celle de « calviniste/réformée », ou « luthérienne », il faut savoir que ce mot était redouté au travers des siècles. Il ne s'agissait alors pas simplement d'un nom descriptif (car en effet il signifie « re-baptiste »),

mais d'un nom tiré de l'arsenal juridique des premiers siècles (contre les Donatistes en Afrique du Nord) et qui rappelait le sort, la menace de mort réservé à quiconque rebaptiserait. En effet, dans le droit romain, et aucun juriste du XVI^e siècle ne pouvait l'ignorer, plus précisément dans le code Justinien (530 ap. J-C, reprenant les édits de 318 et 330), les « rebaptiseurs » étaient passibles de la peine de mort. Au XVI^e siècle, la manière traditionnelle de raconter l'histoire disait que Luther était le père de toutes ces dissidences, ce que celui-ci nia fortement. Mais les Luthériens se démarquèrent des anabaptistes dans la Confession d'Augsbourg de 1530, procédant en somme comme le fera Calvin un peu plus tard, en amalgamant divers autres courants pour les condamner tout d'un bloc. Cela ne facilitera pas les discussions et les échanges ultérieurs. Les Réformés quant à eux, s'en prirent violemment aux anabaptistes sur les terres de leurs juridictions et dès 1527 (cela n'est pas assez dit en France où on les considère plutôt comme des victimes des dragonnades!).

On trouvera encore aujourd'hui des personnes pour répéter que les anabaptistes sont ceux qui descendent de la ville d'abord luthérienne, puis anabaptiste de Münster en Westphalie (1534-1535) assiégée par les troupes conjointes protestantes et du prince évêque.

Etre anabaptiste de nos jours, c'est décider de se joindre à un mouvement qui certes n'aura pas éviter divers écueils, nous y reviendrons, mais qui très longtemps n'a pas eu de sang innocent sur les mains. Ces derniers devraient être les premiers à s'élever contre les diabolisations, les accusations fausses et faites à distance.

Ainsi la désignation « anabaptiste » était alors également pernicieuse car elle permettait d'inclure tous les indésirables : les enthousiastes, les révolutionnaires, les spiritualistes, les rationalistes, même s'ils n'ont jamais été rebaptiseurs (comme Thomas Müntzer par exemple)... Que faire lorsqu'un mouvement de foi communautaire n'a pas d'autorité humaine pour prendre leur défense par le glaive ? Ils choisirent comme les vaudois du Moyen-Age d'exister dans la clandestinité. Le miracle est que le mouvement ait perduré au travers des siècles, au travers des vicissitudes des guerres, et jusqu'à de nos jours. Certes l'exercice demandera de relativiser son appartenance nationale à divers moments et exigera à certaines occasions de déménager. Tous les descendants ne s'y prêteront toutefois pas...

Comme la Réforme elle-même, l'anabaptisme est multiforme au XVI^e siècle. Toutefois, il est intéressant de relever que seuls les anabaptistes communautaires et non-violents purent perdurer au travers des siècles, malgré leur apparente vulnérabilité ils purent être préservés. Les autres s'appuyant sur le bras séculier ne purent refaire l'expérience de Mulhouse, de Strasbourg, de Berne ou de Genève que dans un court laps de temps (par exemple Balthasar Hubmaier à Waldshut ou Bernhard Rothmann à Münster en Westphalie). D'autres enfin, illuministes ou imaginant une

révolte ultérieure dans un scénario eschatologique particulier, ne franchirent pas non plus le cap des années 1550.

Il y eut ainsi naissance et diffusion de communautés anabaptistes dans deux grandes régions d'Europe avec des influences proches mais pas identiques : les « mennonites » dans une région allant des Pays-bas à l'Allemagne du Nord, plus tard, la Prusse et la Russie, et les « Frères Suisse » pour les territoires allant de Metz à la Moravie et de Neuchâtel à Cologne. De nos jours, le nom « mennonite » est largement accepté par les communautés de ces deux mouvements. Les représentants de ces derniers se rencontraient par intermittence pour se parler lors de « réunions d'ordonnances » ou à l'occasion de consultations et confrontations par des autorités civiles et religieuses plus ou moins tolérantes. Le mouvement des « Fermes fraternelles » ou houttériens, constituera avec leur accent sur la communauté totale des biens de productions, le troisième grand mouvement anabaptiste ecclésial, se trouvant au XVI^e siècle essentiellement en Moravie et pratiquant un envoi phénoménal de missionnaires dans toute l'Europe. En fait, et ne le dit pas assez, avant l'avènement de la mission dite « moderne », ces communautés étaient les seules qui étaient vraiment missionnaires, car leur théologie du baptême les poussait à annoncer l'Évangile et la conversion. Ils se rendant ainsi partout où leur langue leur permettait de communiquer et où il était imaginable de vivre des communautés fraternelles, sinon ils invitaient les nouveaux chrétiens à les rejoindre.

« Mennonites » de France, « Chrétiens sans défense »

Le mot « Mennonite », à la différence du mot « anabaptiste », est un mot de protection, en effet, c'est une princesse de Frise qui dans les années 1540 a voulu distinguer pour les protéger, les personnes liées à la doctrine évangélique (pacifique) qui caractérisait un ancien prêtre de Frise, dans le nord des Pays-Bas, du nom de Menno Simons (1496-1561), devenu, lui également anabaptiste. Ainsi en divers lieux et régions d'Europe, des mouvements se reconnaissent dans une sorte de fraternité, « internationale de l'Esprit du Christ » et de la Parole de Dieu. Ils se rencontrent, se concertent dans des sortes de synodes ad hoc, ce sera leur manière de concevoir la catholicité.

Au XVI^e siècle il y eut une communauté florissante à Strasbourg, dans toute l'Alsace, dans la principauté de Montbéliard, aussi dans les Flandres : toutes seront détruites par les persécutions. Quelques familles alsaciennes ont fait la jointure entre le XVII^e siècle, par delà les terribles guerres de religions qui marqueront tellement l'Europe, et le XVIII^e siècle. Puis il y eut des immigrations essentiellement de cantons suisses (Cantons de Zurich, puis de Berne, de Soleure, etc.). La place manque ici pour évoquer la naissance des amish (du nom d'un jeune ancien Jacob Amman) – qui sont leurs cousins -. Nous retenons simplement que leur berceau a été Sainte-Marie-Aux-Mines (Haut-Rhin) et que l'édit d'expulsion édicté

par le roi de France en 1712 à l'encontre des anabaptistes a été une énorme affaire d'accaparement de leurs biens par un haut dignitaire de la cour. Certains anabaptistes revinrent sur leurs propres fermes comme métayers et leurs réussites professionnelles étaient évidentes. De nombreuses familles quittèrent les terres du roi de France pour se rendre sur des terres plus hospitalières (Montbéliard, etc.). Ils prirent le pli de vivre généralement discrètement et en marge du « monde », se contentant d'ouvertures sporadiques et charitable envers la population environnante. Ils étaient connus pour leur hospitalité, leur labeur, leur franchise également. Mais il a fallu qu'ils se renouvellent eux également et à nouveau redécouvre cet aspect essentiel de la fidélité au Christ qui est l'ouverture à un monde que Dieu aime pour lui apporter la libération dont il a besoin.

Longtemps en France, ils furent appelés les « frères » ou « frères et sœurs » ou encore « chrétiens sans défense », comme le montre une confession de foi traduite en langue française en 1771 sans doute utilisée pour accompagner leurs nombreuses revendications pour demander l'exemption du service militaire armé.

Une lettre envoyée en 1790 à l'assemblée constituante à Paris, stipulait : « Que nous nous soumettons à toutes les lois de la Constitution... comme pour tout citoyen actif, à proportion des possibilités de chacun, cela, selon notre fidélité et bonne conscience si nous obtenons, avec votre accord, la grâce de ne pas porter le glaive ou les autres armes contre notre prochain, de quelque religion ou croyance qu'il soit, et de ne pas faire de serment avec les doigts levés ou autrement ce qui est expressément contraire à notre croyance » (Trad. Robert Baecher, « Peter Rich du Birkenhof écrit à l'Assemblée Constituante en 1790 au nom des communautés anabaptistes », dans *Souvenance anabaptiste*, Bulletin de liaison de l'Association Française d'Histoire anabaptiste-mennonite AFHAM, 2007).

C'est dire si, du moins en France, que la Révolution Française de 1789 fut perçue, du moins à ses débuts, comme une grande libération, car ils étaient enfin pleinement reconnus comme citoyens et à part entière... Mais c'est la conscription obligatoire qui allait poser des problèmes, jusqu'à l'adoption d'un statut pour les objecteurs de conscience en 1963. De très nombreuses délégations furent envoyées au travers des siècles vers Paris pour tâcher d'obtenir gain de cause et d'imaginer des services alternatifs.

Mais les communautés anabaptistes pacifistes évangéliques ont survécu et ont passé les siècles, non sans cicatrices il est vrai. Leur héritage théologique au fond est volatile. Et s'il n'y avait pas la grâce de Dieu, ce mouvement aurait, à plusieurs reprises déjà périclité au cours des générations. Nous devons au sociologue Jean Séguy de nous avoir raconté leur histoire dans sa monumentale thèse d'Etat publiée en 1977, *Les*

Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France (Mouton, Paris-La Haye, 1977) ; Voyez également pour l'histoire le bulletin de l'Association Française d'Histoire Anabaptiste-Mennonite (AFHAM) et pour la théologie les DOSSIERS DE CHRIST SEUL des Editions Mennonites à Montbéliard et la série Perspectives Anabaptistes publiée chez Excelsis.

Le sourire de Dieu

Lorsque les règles extérieures sont devenues plus importantes que la grâce qui pardonne et transforme, l'humour de Dieu a fait que c'est la rencontre avec un nouvel élan issu de l'intérieur même du luthéranisme, c'est à dire du Piétisme, qu'est venu le renouveau des communautés anabaptistes à la fin du XVIIe siècle et au XVIIIe siècle. Ce mouvement nouveau en effet était sur certains points proche des convictions anabaptistes : l'honneur à la Bible dans les foyers, l'accent sur l'œuvre du Saint-Esprit, la place importante laissée à la décision et la conversion personnelle, l'accent sur la sanctification... Mais leur accent placé sur l'éthique individuelle et l'intériorité influenceront également les communautés anabaptistes.

Un peu plus tard, il faut imaginer les communautés anabaptistes françaises anémiées par le départ de tant de leurs prédicateurs et des plus hardis de leurs jeunes cherchant à échapper aux conscriptions obligatoires... Si au milieu du XIXe siècle il y avait plus de 5 000 Mennonites en France, il n'y en a guère plus que 2050 membres adultes en 2007 répartis en 32 assemblées. Le taux de participation hebdomadaire au culte, jeunes et moins jeune ; est très proche de 100%. Leur chiffre est stable à légèrement en progression depuis une vingtaine d'années.

Le renouveau était indispensable. En effet, le simple conformisme au groupe existe et chaque génération doit se déterminer pour elle-même. De plus, ceux qui restèrent en France avaient généralement au fil du temps une très mauvaise image d'eux-mêmes : n'étaient-ils pas restés au prix de leur compromis par rapport à la non-violence enseignée par le Christ et ne s'étaient-ils pas un peu embourgeoisés, ne sachant plus trop « à quel saint se vouer » ? Il y eut pourtant parmi eux des témoins valeureux et notoires. Les communautés en voies de disparition furent touchées par le Réveil vers le tournant du XXe siècle (Valentin Pelsy, Pierre Sommer, Joseph Muller, etc.), bénéficiant des vagues tardives du mouvement de sainteté (mouvement dont on ne parle généralement pas beaucoup et qui a eu son terme avec les controverses liées à l'avènement du Pentecôtisme). Je vois là pourtant avec ces réveils le sourire bienveillant de Dieu. Un mouvement de retour aux sources anabaptiste historiques et théologique constitua en même temps un véritable bain de jouvence et simultanément source d'agacement pour certains pour qui l'accent sur la non-violence était gênant (entre les années 1918 et 1955). Il en résulta que les communautés furent à nouveau confrontées à leur

propre histoire à partir de 1918 et à leur théologie dont ils n'avaient plus guère entendues parler entre les années 1850 et 1918, tant elles étaient focalisées sur le réveil et l'accent sur la conversion individuelle ou sur le maintien d'une tradition). Cette redécouverte de l'histoire anabaptiste fut appelée la « vision anabaptiste ». Et cette fois-ci le mot « anabaptiste » n'avait plus la charge émotionnelle qu'elle avait lorsque les chrétientés s'appuyaient sur le bras séculier.

De nos jours

Les Assemblées actuelles sont essentiellement situées dans le nord-est de la France et la région parisienne. Il n'y a pas de volonté particulière, toutefois sans s'y refuser si cela est demandé, de fonder des Eglises locales qui portent le nom « mennonite », mais de la joie chaque fois qu'ici ou là, à la lecture de la Bible, d'autres chrétiens voient la pertinence qui mène à une vie sérieuse et collective de disciple du Christ dans le tout de la vie.

Il y a moins de Mennonites, mais ceux qui le sont ne le sont plus par tradition seulement, ils vivent le salut par grâce, par la foi dans le Christ et s'efforcent de vivre l'esprit de service du Seigneur parmi les humains. L'une des caractéristiques des mennonites français, dès la deuxième moitié du XXe siècle est leur engagement dans une floraison d'institutions sociales, maisons d'enfants et pour personnes âgées, home d'enfants handicapés profonds, Centre d'aide par le travail pour handicapés mentaux adultes, etc.

Les assemblées sont dirigées par les « anciens » (leurs pasteurs), et les « prédicateurs » ou « diacres », élus et consacrés pour chaque assemblée. Ici et là, essentiellement dans les milieux plus urbains (soit un tiers d'entre elles), un pasteur rémunéré se joint au collège d'anciens. Dans le monde, les Mennonites sont groupés en organisations régionales appelées « conférences », mais se rencontrent aussi en « Conférence Mennonite Mondiale » toutes les six années et en Europe également. La référence à Jésus-Christ, l'amour de la Parole de Dieu et le souci du pauvre et de la réconciliation restent quatre axes importants de leur vie de foi, tant sur le plan national qu'international.

Autrefois isolés, peu à peu, les Mennonites ont retrouvé leur droit de cité, les complexes en moins, parmi les Eglises et ont de nombreux dialogues qui clarifient les choses. Généralement les mennonites sont marqués par un souci d'indépendance, d'être mis dans des carcans et se refusent de cultiver l'esprit de jugement. Car pour eux, la vie parle généralement plus fort que les mots, autrement dit ils voudront d'avantage voir l'obéissance aux ordres du Christ que la défense en termes abstraits de l'inerrance de l'Écriture. L'un n'empêchant bien sûr pas l'autre, mais l'obéissance au Christ dans la vie quotidienne parle plus fort et convainc mieux. Ils ont un Centre européen de Formation au Bienenberg (le CeFoR) près de Bâle

(avec un département francophone et germanophone) et en région parisienne le Centre Mennonite de Paris à Saint-Maurice. Il y a parmi eux plusieurs théologiens formés qui tâchent d'articuler leur compréhension spécifique de la révélation faite en Jésus-Christ.

Les liens avec les Evangéliques actuels

Ils sont évidents et cela s'entend même dans leur appellation : « Assemblées Evangéliques Mennonites » en France. C'est une manière de dire leur dette envers Dieu pour divers mouvements de réveils, incarnés selon leur temps par l'Ecole Biblique St Crishona (CH), l'Armée du Salut, plus tard à l'Institut Biblique de Nogent (F), la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-Sur-Seine qui est pour eux un outil précieux et puissant pour la formation théologique et pastorale (les mennonites contribuèrent également à la fonder). Les contacts se sont faits tout naturellement et dès les débuts et bien avant le début du Centre Evangélique d'Information et d'Action. De divers mouvements Evangéliques, les Mennonites apprécient le dynamisme et la volonté d'être présent dans les villes par un témoignage simple et fort à Jésus-Christ, d'implanter de nouvelles communautés, parfois même la volonté d'être crédible sur le plan social, face à la misère et à la détresse des gens dans le monde moderne et post-chrétienté. Il arrive même que des Evangéliques savent mieux apprécier l'héritage anabaptiste que les fils et filles de Menno... Il est bon de considérer les héritages dénominationnels spécifiques et d'en retirer le meilleur. Encore faut-il apprendre à mieux les connaître... Il est intéressant de voir que sur le plan mondial, parmi les mennonites, ce sont les communautés aux accents évangéliques les mieux marqués qui croissent le plus vite et que ce sont les Evangéliques aux accents anabaptistes les plus marqués qui croissent les plus longtemps, par delà les barrières ethniques, raciales et économiques. Personne n'a le monopole d'une vie fidèle de disciple, personne n'a le monopole du mot « évangélique » non plus.

Les convictions communes avec les Evangéliques en général sont nombreuses mais des accents particuliers, malgré le grand nivellement des couleurs spécifiques dû à la modernité et à la mobilité actuelle des membres, demeure et constitue une sorte « d'esprit de famille ». Mais les membres des assemblées mennonites, anciens et nouveaux, ne sont de loin plus les seuls à les partager. Sur les cinq continents on compte un peu plus d'un million de mennonites regroupés dans la Conférence Mennonite Mondiale, mais 100 fois plus de chrétiens peuvent aujourd'hui se réclamer de tel ou tel point de leur héritage spécifique, souvent sans le savoir.

Si aujourd'hui l'ensemble des Eglises Evangéliques n'adhère pas à cette conception particulière du baptême, toutes adhèrent à l'idée de la nécessité d'une conversion personnelle à Jésus-Christ déterminante pour le salut.

Pour qui s'y intéresse, voici quelques sites intéressants :

- L'achat de littérature des mennonites sur de très nombreux sujets, les Editions Mennonites, cf. www.Christ-seul.fr
- une bibliographie essentiellement française sur l'histoire et la théologie anabaptiste-mennonite www.biblioanab.fr.st
- des formations en cours d'emploi en français, près de Bâle (CeFoR Bienenberg) : www.bienenberg.ch
- En région parisienne, le Centre Mennonite, www.centre-mennonite.fr

Nous poursuivons les efforts de nos prédécesseurs pour rendre plus accessibles à un public francophone les sources anabaptistes du XVI^e siècle ainsi que des explications théologiques permettant de montrer la lecture spécifique de textes bibliques.